JEUDI 12

DÉCLARATION D'INTENTION

La première fois que j'ai relu le scénario de « Jeudi 12 », pour moi, c'était un film psychologique.

En le relisant maintenant, dans le contexte français récent, avec toutes les crispations autour du mariage homosexuel et autour de l'euthanasie, je me rends compte que c'est devenu un film politique.

En même temps, vu de France, cela a l'allure d'un film de science-fiction. Comme si, pour parler de l'euthanasie et du mariage homosexuel, on avait inventé un petit pays où ces deux pratiques sont légales depuis plus de dix ans, où elles sont entrées dans les mœurs sans trop de problèmes, sans trop de discussions, dans une quasi indifférence de bon aloi.

Sauf que ce petit pays existe dans la réalité et que j'y vis : c'est la Belgique.

C'est un film qu'il est important de filmer en Belgique mais qui, aujourd'hui, doit surtout être vu en France.

*Euthanasie*

« Jeudi 12 », c'est tout d'abord un film sur l'euthanasie.

Pas un film sur la mort, mais sur l'euthanasie.

C'est pour cela qu'Agathe, le personnage principal, ne meurt pas à la fin. Si elle mourrait, le thème de la mort boufferait tout. Le drame qu'est la mort du personnage nous empêcherait de voir ces comportements parfois étranges, parfois cocasses, parfois touchants, parfois dérangeants qu'entraîne l'euthanasie.

L'euthanasie, c'est la mort avec un rendez-vous fixé avec un médecin au moins un mois à l'avance. Pendant ce mois, les gens font des choses. Comme Hugo Claus, ils organisent une grande fête ; ou ils vont voir les gens avec lesquels ils ont des choses à régler ; ou ils accomplissent les actes qu'ils ont toujours voulu faire.

Parfois, ils ne font rien de spécial. Ils continuent à vivre comme si de rien n'était. L'imminence de leur mort rend juste tout intense.

Dans « Jeudi 12 », notre héroïne passe ce mois, à faire une « tournée des grandes duchesse ». Elle va voir toutes les femmes qu'elle a désirées et pas possédées.

Évidemment, tout est compliqué, pendant ce mois, tout est contradictoire, tout, en définitive, est très humain. Et ce rendez-vous avec la mort programmé sur agenda crée une série de réactions intéressantes à explorer : pulsions mortifères, angoisses, crises de panique.

*Pulsion de vie*

Le point de départ de ce film : adolescent et jeune adulte, je m'imaginais volontiers mourant et visitant une à une les (nombreuses) jeunes filles que j'avais désirées sans succès. Cette quête, je l’avais nommée « La tournée des grandes duchesses »

Je me rendais bien compte que cela avait quelque chose de ridicule mais aussi de vital : il s'agissait, pour moi, de combattre la pulsion morbide par la pulsion la plus vitale possible : l'amour et le sexe.

En revoyant toutes ces femmes, Agathe passe aussi en revue toute sa vie. Elle fait un portrait chinois d'elle-même. Le portrait d'une informaticienne, milieu trentaine, célibataire, lesbienne.

Son dernier portrait.

*Normalité homosexuelle*

Pourquoi l’heroïne de ce film est lesbienne ? Pourquoi l'homosexualité ? Et pourquoi l'homosexualité féminine ?

Pour beaucoup de raisons mais, finalement, surtout : pourquoi pas ?

Il fallait que mon personnage ait un sexe et une sexualité spécifique. J'avais quatre possibilités : féminin hétérosexuelle, masculin hétérosexuelle, féminin homosexuelle, masculin homosexuel.

En Belgique, de plus en plus, ces quatre possibilités sont au même plan. Un des effets à long terme du mariage homosexuel, c'est que l'État instaure une normalité de l'homosexualité, normalité qu’adoptent peu à peu les gens. L'homosexualité cesse d'être un problème ou un sujet. Cela devient juste une orientation.

Tout comme il était intéressant d'explorer ce monde où l'euthanasie devient de plus en plus normale, je trouvais intéressant de montrer un monde où l'homosexualité devient de plus en plus normale. C'est-à-dire, paradoxalement, en traitant le moins possible l'homosexualité. Le personnage principal a des yeux de telle couleur, des cheveux de telle couleur, et telle orientation sexuelle. C'est tout.

Mais pourquoi l'homosexualité *féminine* ? De nouveau, plein de raisons. Mais surtout : il y a, en cinéma et en théâtre, moins de rôle de femmes que d'hommes. Alors, quand je peux renverser la vapeur...

*Sur le théâtre du monde, avançons-nous masqués*

Pour parler du mariage homosexuel et surtout de la normalité de ce mariage, paradoxalement, il faut, de nouveau, en parler le moins possible. Il faut en parler comme on en parle le plus souvent en Belgique, c'est-à-dire en parler autant que du mariage hétéro, n’en parler que parfois, qu’en passant, au détour d'une phrase. Dans « Jeudi 12 », un mariage homosexuel n'est mentionné qu'une seule fois !...

Mais par contre, ce mariage imprègne tout le reste du film. La normalité qui en découle est le milieu dans laquelle vit Agathe, la posture dans laquelle elle veut vivre. Pour elle, l'homosexualité, ce n'est plus un stigmate infamant, ou un trouble psychique, ou un ghetto rassurant, ou une pause provocatrice, ou une revendication.

Selon elle : on n’empêche pas les joyeux adeptes de la brouette thaïlandaise ou du cunnilingus inversé d'avoir une vie normale. On ne leur demande pas non plus de s'engager, de revendiquer. Alors, pourquoi les homosexuels devraient se faire chier ?

Mais nous ne devons quand même pas ignorer que cette normalité n'est pas totale, qu'elle ne va pas encore de soi. Le climat ne cesse de s’ameliorer. C'est plus simple qu'avant mais cela reste toujours difficile d'être homosexuel en Belgique, surtout quand on est jeune. Tout n’est pas rose. Subsiste encore beaucoup d’homophobie.

Une des fonctions du personnage de Mélodie, c'est de montrer cela. Mélodie ne cesse de heurter son sentiment de différence au sentiment de normalité qu'Agathe éprouve et revendique.

*Une mère potentielle*

Un des arguments que brandissent les détracteurs du mariage homosexuel, sans jamais vraiment étayer cet argument autrement que par des préjugés, c'est que les homosexuels sont incapables d'élever les enfants. Dans les faits, force est de constater que des homosexuels ont déjà des familles, et qu'ils ne sont pas de pire parents que les hétérosexuels.

Les opposants n'ont pas pris conscience qu'une loi est rarement d'avant-garde. Elle n'anticipe presque jamais un changement dans la société mais entérine un changement qui a déjà eu lieu.

Agathe, potentiellement, pourrait très bien être une bonne mère. Ses relations avec Mélodie, sont quasi maternelles. Au début, c’est à leur insu à toutes les deux et à l'insu du spectateur. Cela arrive petit à petit.

Un des buts (secondaire mais important) de ce film, c'est de montrer qu'un homosexuel peut avoir des sentiments parentaux et peut être un bon parent. L’idéal, ce serait de le faire comprendre à quelques spectateurs convaincus du contraire. Si je pouvais faire vaciller l'avis de ne fut-ce qu'un spectateur, ce serait une victoire. Mais ce spectateur, il faut le cueillir adroitement, sans qu'il en soit conscient. Si on lui montrait une famille homoparentale raisonnablement équilibrée et aimante, même en reportage, il aurait l'impression qu'on essaye de lui fourguer de la propagande.

Avec « Jeudi 12 », il constate les sentiments quasi-maternels d'Agathe en même temps qu'elle, petit à petit. J'espère que dès lors il se verra forcé de les accepter, en même temps qu'elle.

*Pas une comédie mais*

Le mélange de la comédie et de la tragédie, c'est toujours compliqué pour les Français. Surtout pour ceux qui financent et produisent les films, moins pour les spectateurs. Mais ces derniers ont accès à des produits finis, tandis que les premiers doivent juger sur des scénarios en chantiers, c'est-à-dire des ébauches inachevées. Ce qui est beaucoup plus ardu.

Le théâtre français et la dramaturgie française découlent d'auteurs qui écrivaient soit des comédies presque pures (Molière, Marivaux), soit des tragédies pures (Racine, Corneille). Alors que dans l'oeuvre de Shakespeare, on rencontre des moments de pure tragédie dans ses comédies, et l'inverse : le meurtre du Roi Duncan par Macbeth, dans la pièce du même nom, est suivie par le monologue imbibé d'un portier « plein d'urine » selon ses propres mots.

Étant d'éducation anglo-saxonne (la première langue que j'ai parlé, c'était l'anglais) j'ai une tendance naturelle à mélanger les genres. Mais je préfère, quand je travaille en France, m'en tenir à la division comédie / tragédie, avoir un ton simple, clair, identifiable. C'est plus confortable, plus compréhensible pour les producteurs et les bailleurs de fonds.

Parfois, ce n'est pas vraiment possible.

Dans le cas de « Jeudi 12 », c'est tout bonnement impossible.

Évidemment, « Jeudi 12 » ne peut pas être une franche comédie rigolote, étant donné son sujet principal, l'euthanasie. Je me vois mal, moi, faire une satire burlesque sur l'euthanasie. Pour moi, c'est un sujet sérieux, pas quelque chose dont on peut se moquer. Des situations comiques peuvent découler de l'euthanasie mais l'euthanasie elle-même n'est pas pour moi un sujet de comédie pure. (Evidemment, il y a paraît-il un film israélien, une très bonne comédie sur l’euthanasie, pour me détromper. Mais bon.)

On pourrait au contraire se laisser emporter par le côté tragique de l'euthanasie et faire un film purement dramatique. Un film lugubre. Un pensum. Que personne n'irait voir.

Cela ne correspondrait pas à ce que je pense de la vie, à ce que j'observe dans ma vie. La tragédie pure n'existe que rarement. Il y a toujours des éléments cocasses, décalés, drôles.

En fait, tirer le plus possible le tragique vers la comédie un sujet de tragédie, c'était la stratégie, très volontaire, très consciente, des créateurs du magnifique « The Broken circle breakdown ». Félix Van Groeningen, le réalisateur, avait l'impression de ne pouvoir raconter ce drame, qui parle de la mort d'un enfant, qu'en le tirant vers le plus de légèreté possible.

C'est ce que nous chercherons, pour « Jeudi 12 » : le plus de légèreté possible.

*Comédiennes*

« Jeudi 12 », c'est aussi un film de comédiens. Et surtout un film de comé*diennes*.

Tout devra y être sacrifié au jeu. Les séquences seront, de préférence, filmées d'une seule traite, et parfois, si cela ne demande pas de trop gros sacrifices, à plusieurs caméras.

Mais ce sera aussi un film lyrique, un film à fleur de peau : dans le scénario, est fait mention de détails de corps de femmes, de très gros plans de visage, de grains de peau, mais aussi de détails incongrus, autobus, trottoirs, arbres, passants, bibelots, toutes ces choses quotidiennes, infimes et parfois ridicules que l'on regarde avec mélancolie et que l'on en vient à regretter quand, comme Agathe, l'héroïne de « Jeudi 12 », on croit qu'on va bientôt mourir.

D'une certaine façon, le tournage de « Jeudi 12 » sera assez simple : il nous suffira d’être constamment proche de notre personnage, d'Agathe. De marcher avec elle, de l'observer et d'observer son point de vue.

Ce sera son film plus que le nôtre.

Philippe Blasband